

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

UN FILM DE JUDITH DAVIS

Libération

Affranchi des carcans du «cinéma de scénario», le film de Judith Davis, affaire de famille et d'héritage soixante-huitard, préfère la révolution à la résolution.

Dans les limites où il se trouve enfermé par les circonstances, et qui sont celles de ce qu'on pourrait appeler, de façon un peu générale, le «cinéma français de scénario», *Tout ce qu'il me reste de la révolution* est une réussite : par sa manière de lutter contre ces mêmes limites, avec une certaine combativité qui passe par l'humour et finit par emporter le morceau. Il se trouve que l'urgence de se confronter aux limites imposées par l'état actuel des choses est aussi le thème du film, la question posée par son récit, et le principal problème de sa protagoniste Angèle (interprétée par la réalisatrice, Judith Davis), qui a hérité d'une solide éducation révolutionnaire mais vit dans le Paris désabusé des années 2010 : comment faire pour transformer les limites en chemins, changer les obstacles en passages ?

Astuce. Ainsi Angèle, urbaniste, fera-t-elle à un moment le projet de remplacer le no man's land de la porte de Montreuil, délimité par le boulevard périphérique, par une simple rue qui relierait les deux villes. Pourquoi pas, mais la question d'Angèle va toujours plus loin, ou trop loin, vers cet espoir teinté de nostalgie : dans les circonstances actuelles, celles du néolibéralisme autoritaire, que nous reste-t-il de la révolution ?

Dans le film, cette question politique, par une astuce typique du cinéma de scénario, prend la forme d'une affaire de famille. Fille de

militants dont la vie a été déterminée par Mai 68 et ses suites, Angèle cherche à rester fidèle à leur histoire, et cette quête passe d'abord par ses relations avec eux : son père soixante-huitard qui, comme on dit de façon toujours paternaliste, n'a pas «renoncé à ses idéaux», sa sœur qui a trahi la lutte pour une vie tranquille en milieu capitaliste, et sa mère envolée dans la nature, après avoir abandonné et la révolution et sa famille (deux choses dont les images se confondent), qu'Angèle refuse de revoir.

Une fois cette situation posée, le cinéma français de scénario exigerait deux choses : que la recherche d'Angèle prenne uniquement la forme de la question «comment être heureuse?», et que cette question trouve une solution individuelle, qui passe par la réconciliation avec tout le monde et l'acceptation finale des limites imposées par les circonstances. *Tout ce qu'il me reste...* ne satisfait pas à ces exigences, heureusement : il préfère encore la révolution à la résolution. Il fait juste assez semblant pour avoir l'air aimable, contrairement à Angèle qui ne sait pas faire semblant, n'est pas aimable mais «coincée», donc amusante.

En fait, le film abandonne en chemin toutes les questions mal posées (le côté «ce qu'il me reste de ma famille»), en prenant le parti de la maladresse drolatique, de la fatigue et de l'incertitude, y compris politiques, contre celui de l'accomplissement de soi, qui ne peut mener, comme le montre une bonne séquence surprenante de violence, qu'au burn-out et à la folie. Il cherche plutôt ce qu'il reste du cinéma, dans tout ça et aujourd'hui.

Cartouches. Ça passe par un groupe de parole et une grande actrice, qui viennent comme des an-

tidotes au cinéma de résolution. Le groupe de parole, mis en place par Angèle et son amie pour discuter maladroitement à plusieurs de la vie et de la politique, ne résoudra pas la question de comment être heureuse, d'ailleurs il ne résout aucune des pistes qu'il lance : il ne produit que du groupe et de la parole (et une histoire d'amour), et fait l'effort de s'avouer que c'est déjà beaucoup.

L'actrice, réapparue sous les traits de la mère absente, c'est Mireille Perrier – celle d'*Elle a passé tant d'heures sous les sunlights* et de *Chocolat*, de *J'entends plus la guitare*, de *Boy Meets Girl* ou de *L'Homme qui marche*, celles-là ou une autre encore – grande comédienne du cinéma de non-scénario, quitte à le définir négativement pour l'instant : un cinéma qui ne brûle pas toutes ses cartouches dans la résolution des conflits par la magie de l'écriture stéréotypée. Si vous allez la voir dans sa clairière, vous verrez Mireille Perrier jouer une chose difficile à décrire : elle joue tout ce qu'il reste, c'est-à-dire tout et rien, et ce n'est pas rien.

L'actrice, réapparue sous les traits de la mère absente, c'est Mireille Perrier – celle d'*Elle a passé tant d'heures sous les sunlights* et de *Chocolat*, de *J'entends plus la guitare*, de *Boy Meets Girl* ou de *L'Homme qui marche*, celles-là ou une autre encore – grande comédienne du cinéma de non-scénario, quitte à le définir négativement pour l'instant : un cinéma qui ne brûle pas toutes ses cartouches dans la résolution des conflits par la magie de l'écriture stéréotypée. Si vous allez la voir dans sa clairière, vous verrez Mireille Perrier jouer une chose difficile à décrire : elle joue tout ce qu'il reste, c'est-à-dire tout et rien, et ce n'est pas rien.

LUC CHESSEL